

LETTRE D'UNE LECTRICE



Les emps

changent

Je représente la relève de l'A.B.C. des Manoirs, groupe d'alphabétisation populaire de Terrebonne, une petite localité au nord de Montréal. Jeune femme de 25 ans, j'ai fait mon entrée dans le monde de l'alphabétisation populaire en 2002 par un pur hasard. Ce qui était un simple travail au début s'est rapidement transformé en vocation profonde. Je suis « tombée dedans » et depuis je m'en abreuve. Je veux apprendre, je veux comprendre, je veux des réponses. J'ai donc lu plusieurs numéros de la revue du Regroupement des groupes populaires en alphabétisation du Québec, *Le Monde alphabétique*, et divers documents sur l'alphabétisation populaire; j'ai assisté aux assemblées générales du Regroupement depuis trois ans; et je me suis jointe au Comité de lecture de la revue en 2003. Peu à peu, j'ai commencé à mieux saisir ce qu'était l'alphabétisation populaire, de même que ses principes de base, et certaines inquiétudes ont grandi en moi.

Le mouvement demeure difficile à cerner. Les discours ne sont pas clairs et nos valeurs non plus. Nous nous empêtrons dans des théories, alors que nous aidons des êtres humains conscients de leurs besoins et soucieux d'obtenir des ressources. Ce temps passé à la recherche de nouvelles méthodes ou façons de faire nous fait voir double à certains moments. Je ne distingue pas les bases fondamentales qui ont donné naissance à ce mouvement et auxquelles je cherche à m'enraciner. Bien sûr; nous avons des lignes directrices communes, mais le précédent numéro de la revue *Le Monde alphabétique* nous a bien démontré

qu'elles n'ont pas le même sens pour tous et toutes, et qu'il est difficile de s'y retrouver! Nous faisons partie d'un même mouvement, mais nous n'arrivons pas à tenir le même discours (du moins, c'est l'impression que cela donne quand on est nouvelle). Le numéro 16 n'a fait que renforcer mes malaises et mes inquiétudes: dans plusieurs articles il est question de culture et d'éducation populaires, bien qu'«il existe un écart entre les valeurs de notre Déclaration de principes, réaffirmées en février 2004, et notre "connaissance" de la culture populaire, qui se limite trop souvent à des éléments superficiels¹». Serions-nous en train de perdre notre raison d'être en tant que mouvement? Avons-nous perdu le cap? Qu'advient-il de nous?

C'est à la relecture du numéro 16 que mes impressions me sont apparues comme des évidences. Plusieurs textes m'interpellaient déjà, mais quand j'en ai fait la critique, pour les besoins du Comité de lecture, ce que je prenais pour des incertitudes personnelles se sont révélées collectives. La coupure s'est faite je ne sais à quel moment, mais lorsque la relève est arrivée, le mouvement était déjà en questionnement par rapport à ses principes de base. S'est alors enclenchée une recherche du tonnerre sur de nouvelles méthodes pour intéresser les participants et les participantes, peut-être pour retrouver les fondements de cette éducation populaire spécifique à notre milieu. Imaginez, en plus d'avoir à m'adapter au travail et aux gens qui m'entouraient, je devais comprendre des concepts que même les plus érudits ne comprenaient plus. Bien sûr, il faut renouveler nos pratiques pour assurer une certaine «éducation», mais les participants et les participantes ne sont-ils pas les meilleurs guides? N'est-ce pas en raison de leurs besoins que nous sommes là? Plusieurs textes démontrent d'ailleurs que, si nous arrêtons de chercher, les participants et les participantes trouvent eux-mêmes une réponse.

Il n'y a plus de juste ligne en alphabétisation populaire, et je crois que c'est une des raisons qui nous font perdre l'équilibre. La paperasse et les livres sont en train de prendre le dessus sur notre sens du partage. À trop chercher, on se perd! En outre, nos valeurs ne sont pas toujours mises en pratique. Notre culture de démocratie et d'égalité en prend souvent pour son rhume. Enfin, nous marchons souvent sur des œufs quand vient le temps d'affirmer notre façon de voir les choses et d'agir.

Le numéro 16 de la présente revue a déclenché en moi l'envie urgente de remettre ma carcasse sur ses deux pieds. Je me devais d'être fidèle à moi-même – comme on amène les participants et les participantes à le faire – et d'oser penser différemment des autres, même s'ils croient détenir «la vérité».

Les temps changent. C'est le moment de revoir nos valeurs, nos idéaux et notre rôle selon la réalité d'aujourd'hui et celle de la relève, réalité qui se rapproche souvent de celle des participants et des participantes. Je sais que le travail est déjà commencé et que vous ne m'attendiez pas pour le faire. Nous sommes sur la bonne voie: c'est en se posant des questions et en agissant collectivement que l'on change des choses, que l'on peut espérer remettre le train sur ses rails.

Stéphanie Valiquette